

relut, les commenta, en tira toutes les idées, toute la substance, en exprima tout le suc, pour s'en nourrir et en nourrir les âmes, soit dans ses instructions, soit dans ses catéchismes, soit même dans ses conférences particulières. Il fit plus. Il rédigea des opuscules sur le Rosaire. Il en avait toujours quelqu'un sur le métier. Ainsi, il pénétrerait même où sa parole ne pouvait porter. On y remarque une doctrine sûre, une piété onctueuse, un sentiment délicat des besoins des âmes. — Les dimanches, après Vêpres, il montait en chaire pour réciter à haute voix le chapelet avec les membres de la Confrérie du Rosaire. La plupart des fidèles présents restaient. On aimait à l'entendre réciter l'*Ave Maria*. Il y avait dans l'accent de sa voix, dans le son qu'il communiquait aux mots, je ne sais quoi de recueilli, de pieux, de confiant qui n'appartenait qu'à lui, qui allait aux âmes et y faisait éclore la prière. « Comme il nous enflammait quand il disait le chapelet ! » « Oh ! comme il disait bien le chapelet ! » Ces exclamations se retrouvaient sur toutes les lèvres quand on apprit sa mort. Le mois d'octobre était son triomphe ; c'était fête pour son âme de prier avec les fidèles la Vierge Marie ; de leur expliquer les mystères ; de leur recommander mille intentions. Il voulut encore s'acquitter de cet exercice au mois d'octobre passé. Mais ses forces le trahirent. Après huit jours, il dut s'avouer vaincu et prier un de ses confrères de le remplacer.

Que n'aurions-nous pas à dire de son humilité qui chercha toujours à se faire oublier ; de sa modification qui voulut s'imposer le sacrifice de ne jamais revoir les siens ; de sa délicatesse de cœur qui le rendait sensible à la moindre attention qu'on avait pour lui ; de son attachement à l'Eglise, dont il étudiait avec un soin minutieux, les formules liturgiques ? « Je l'ai vu bien souvent, écrit un prêtre, le rituel à la main, pour s'inspirer de ses rubriques, de ses prières. Il savait tirer parti de tout. Il disait que toute la religion était là, quand on savait l'y voir ». Mais force est de nous borner.

Nous nous reprocherions cependant de n'avoir rien dit de son amour des pauvres dont il fut l'aumônier. Fatigues, intempéries des saisons, rien ne l'arrêtait, quand il y allait des malheureux. Combien de familles assistées, d'enfants vêtus, d'orphelines bien placées, d'infortunes consolées ! « Nous ne remercions pas assez Dieu pour les maux que nous n'avons pas ! » disait-il souvent au retour de ses courses charitables. L'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul refusait de secourir une pauvre fille parce qu'elle entretenait huit chats ; M. Pallatin lui vint constamment en aide : « Il faut bien, disait-il, lui laisser quel-